

P. o. Gall. 2623 v

Brune ET BLONDE,

TABLEAU EN UN ACTE,

mêlé de chants,

Par M. Menissier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES JEUNES
ARTISTES DE M. COMTE, LE 13 AVRIL 1832.



PARIS,

J. BRÉAUTÉ, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,
PASSAGE CHOISEUL, N° 60.

1832.

PERSONNAGES.

M^{me} RAINVILLE, maîtresse de pension.

PIERRE, son frère, ex-sergent de la garde impériale.

OCTAVIE, jeune pensionnaire, *Brune* et fille d'un ancien ministre.

NINETTE, jeune pensionnaire, *Blonde*, fille d'un riche banquier.

MISS SARA, jeune Anglaise, pensionnaire.

HÉLÈNE, amie de Ninette, pensionnaire.

CLAIRE, amie de Ninette, pensionnaire.

M^{lle} BERNARD, sous-maîtresse.

ANDRÉ, fils du jardinier.

M. JOLYET, maître de piano.

M. MAZICOT, maître de danse.

RESTITUE, cuisinière.

Le prévôt de M. Jolyet.

Pensionnaires grandes et petites, domestiques.

La scène est à Paris, en 1827, dans le pensionnat de Madame Rainville.

BRUNE ET BLONDE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la grande classe de la pension de madame Rainville ; elle donne sur le jardin, qu'on aperçoit à travers des portes vitrées qui règnent dans toute la largeur du fond ; quand elles sont ouvertes, on entre de plain-pied dans la récréation ; des bancs et des tables chargés de pupitres, d'encriers, de plumes, de papiers, etc., sont au côté gauche et au fond de la classe : un piano est au côté droit ; la porte du milieu est ouverte. Au fond est un mur qui va en obliquant, au milieu duquel est une petite porte verte ; première porte à droite au premier plan ; une autre porte à gauche au troisième plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

RESTITUE, ANDRÉ époussetant et balayant la classe. Au lever du rideau on entend sonner une cloche.

RESTITUE.

Allons ; v'là la cloche qu'annonce le l'ver d' nos pensionnaires ; comment ! d'puis une heure que t'es à épouss'ter c'te classe, tu n'es pas pus avancé ?

ANDRÉ.

Une heure !... mais, mademoiselle Restitue, il m' semble qu'y a itou l' même témps qu' vous êtes à balayer , et vous n'avez pas encore fini.

RESTITUE regardant par le fond à droite.

Les v'là dans la chapelle... si M. l'abbé expédie la prière du matin aussi vite qu'à l'ordinaire , vous varrez que rien n' s'ra prêt. (*Revenant.*) Gros morvandiau , vas... t'es bien l' nigaud l' pus bête et l' pus lourd...

ANDRÉ.

Nigaud !.. nigaud !.. c'te Restitue , all' a toujours queuqu' gentillesse à vous dire... c'est ça qu' vous êtes *léger*te vous... quand elle fait les lits , all' fait trembler tout l' dortoir.

RESTITUE.

T'es gourmand... pis qu'une chatte, quoi!.. d'où diable ton père a-t-il eu l'idée d'te faire venir de ton vilain pays , pour l'aider à son jardin ?

ANDRÉ enfonçant sa casquette.

Ah ça ! mademoiselle Restitue, pas d' sottiss', entendez vous.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Air des Scythes et des Amazones.

Daubez sur moi, pisque ça peut vous plaire,
 Quoiqu' vous n' soyez pas très malign', je croi;
 Par modestie ici j' vous laiss'rons faire,
 J' suis bon enfant quand on n' s'amuse qu' de moi. (bis.)
 Mais du pays ousqu' André s'est vu naître
 N' dites pas d' mal... Si vous m' poussiez à bout,
 Demes deux poingts j' pourrions ben n'êt pasl' maître;
 J' sais morvandiau, mon pays avant tout. (bis.)

RESTITUE riant.

Ah! ah! ah! c'gringalet, qui croit m'faire
 peur!

ANDRÉ.

Vous m' dites toujours que j' suis une
 bête, un sot... mais morguenne, c'pendant,
 mamzelle Restitue, si j' l'étions, mademøi-
 selle Octavie, la poule la pus huppée de
 cette pension, n'aimerait pas à jaboter si
 souvent avec moi, et n' me donn'rait pas
 toute sa confiance.

RESTITUE.

La poule la pus huppée! pus souvent...
 une mijaurée, qui s' croit sortie d' la côte
 d'Adam, parc' qu'elle est la fille d'un minis-
 tre à la retraite... une petite sournoise, qui
 fait sa sucrée... une eau qui dort enfin.

I.

ANDRÉ avec un gros rire.

Si notre maîtresse vous entendait, all' vous arrang'rait joliment... hai! hai!..

RESTITUE.

J' sais ben qu' madame Rainville donne dans l' godan; all' s'est laissé endoctriner par ses manières douc'reuses, tandis qu'elle ne peut pas sentir ma jolie petite Ninette : à la bonne heure!.. parlez-moi d' ça... c'est franc comme l'osier.

ANDRÉ.

C'te maudite p'tite blonde?.. en v'là une soignée, par exemple!.. un vrai démon... qui n' peut pas rester un moment en place, et qui me fait des niches tant que la journée dure.

RESTITUE.

Qu'est-ce qu'all' t'a donc tant fait, voyons?

ANDRÉ.

C' qu'all' m'a fait?

Air de la Catacoua.

D' Paris avant d' fair' le voyage,
J'avais un' superb' catacoua;
Elle était si bell' qu' notr' village
Volontiers ne parlait que d' ça:

Un' nuit que j' dormais , vot' diablesse,
 Pour m' faire un' farce me coupa,
 Ma catacoua ,
 Et depuis c' temps-là,
 Moi que j' étais si beau garçon , ouf dà ;
 (Il pleure.) J'ai perdu tout' ma gentillesse ,
 D' puis qu' j' ai perdu ma catacoua.
 Aussi patience.

RESTITUE.

Oui, patience... chacun s' f'ra connaître un
 jour... Mais tu me fais jaser là , toi... tan-
 dis qu' faut qu' j' aille à ma cuisine... j' avons
 d' l'ouvrage aujourd'hui... la fête de ma-
 dame... la veille de la Saint-Louis.

ANDRÉ.

Dites donc, mademoiselle Restitue... est-ce
 que madame Rainville ne se déridera pas un
 peu pour sa fête ?

RESTITUE.

C'te pauvre chère dame !.. v'là dix ans
 qu'all' est comme ça... en deuil... depuis
 qu'all' a été certaine d' la mort d' son frère
 Pierre , qu' était sergent dans la vieille garde
 de l'empereur Napolion , et qui a été tué ,
 à c' qu' on y a dit, dans la déroute de Mos-
 cou.

ANDRÉ.

Qué qu' c'est qu'ça Moiscou ?

RESTITUE.

Comment ! tu n' connais pas ?.. est-il bête c't imbécile - là ! on n' peut pas dire deux paroles raisonnables de suite avec lui... allons, achève ton ouvrage... tu préviendras après ton père qu'il aille à la halle avec la cariole. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, puis OCTAVIE.

ANDRÉ tout en époussetant.

Est-elle mauvaise c'te Restitue !... osér dire du mal d' mademois'lle Octavie ; une petite brunette... qui vous a des yeux... et un esprit !.. une jeune fille, quoi... qui veut faire mon induction, qui m'a choisi pour son confident... et qui me donne si souvent pour ça des gâteaux... et des pièces rondes.... voyez - vous ben, c'est assez qu'all veuille défendre sa blonde pour que... j'ai ma catacoua sur l'cœur d'abord.

OCTAVIE qui est entrée sur les dernières paroles, après avoir regardé partout avec mystère.

Bonjour, André.

ANDRÉ.

Tiens! vous y'la mamzelle... Votre serviteur; pourquoi donc qu'vous êtes pas à la chapelle avec les autres?

OCTAVIE.

Depuis quelques jours, je ne suis pas bien portante; ma santé est si délicate!

ANDRÉ.

Ça s' voit de reste.

OCTAVIE.

Je suis à l'infirmerie.

ANDRÉ.

Croireriez-vous ben, mamzelle, que Restitue soutient qu' c'est pour manger d' la marmelade d'abricot, que vous vous faites mettr' si souvent à l'infirmerie.

OCTAVIE.

Cette Restitue est une si mauvaise langue!.. ça veut avoir un avis à soi... une cuisinière!.. elle me préfère Ninette..., mais ça m'est bien égal... madame Rainville sait m'apprécier elle.

ANDRÉ.

Et moi, mamzelle, m'apprécie-t-elle aussi la bourgeoise?

OCTAVIE.

Certainement... elle me disait encore hier :
Mais cet André, il n'est pas si bête qu'il en
a l'air.

ANDRÉ.

Là, voyez-vous!

OCTAVIE.

C'est un bon garçon... et qui prend bien
mes intérêts, j'en suis sûre.

ANDRÉ.

Oh, ça!

OCTAVIE.

Si je lui ai affirmé que tu prenais ses in-
térêts, je me suis bien gardée de lui conter
que tu prenais aussi quelquefois les melons
et les prunes de son jardin.

Air du Vaudev. des *Maris ont tort.*

J'ai tenu la chose secrète.

ANDRÉ.

Pour des prun's faut-il tant crier?

Si j'en mang' queuqu' fois en cachette,

C'est pour m' rafraîchir le gosier, (bis.)

J' prends ses fruits, c'est vrai, mais mon zèle

Prend son intérêt et par goût;

Ça vaut mieux, n'est-ce pas mamzelle

Qu' si je n' lui prenais rien du tout? } bis.

OCTAVIE.

Sans doute, et par cette raison je suis bien certaine que tu n'aimes pas les personnes qui mettent le trouble dans sa maison, et qui lui font tourner la tête.

ANDRÉ, à voix basse.

Vous voulez parler de mamzelle Ninette... pas vrai?...

OCTAVIE, riant malicieusement et affirmant de la tête.

Oui, oui.

ANDRÉ.

Ah, ça! la bourgeoise est donc comme moi; elle commence à en avoir assez?

OCTAVIE.

Je t'en réponds.

ANDRÉ.

Pourquoi qu'elle n' la renvoie pas à ses parents alors?

OCTAVIE.

Elle est si bonne!.. à son avis Ninette n'en a pas encore fait assez pour ça.... et puis, parce qu'elle a de la mémoire et de la facilité à apprendre, et qu'elle lui fait honneur les jours de distribution de prix!...

ANDRÉ.

De sorte c'tependant... que si la petite

blonde lui f'sait un bon trait... un fameux trait enfin...

OCTAVIE.

Je ne sais pas trop ce qui arriverait... madame est si fatiguée de ce que cette petite fille appelle des espiégleries... ce sont tous les jours de nouvelles plaintes... car personne ne l'aime ici.

ANDRÉ.

Ah! c'est à dire personne... excepté toutes ses camarades pourtant...

OCTAVIE.

Oui, des petites sottes!.. qu'elle perd; car, si on la laisse faire, elle perdra tout le monde dans la pension.

ANDRÉ.

Jusqu'à moi qu'all' aurait perdu si j'l'avions écoutée.

OCTAVIE.

Toi!...

ANDRÉ.

Mais bernique! j'aimions ben mieux suivre vos leçons.

OCTAVIE.

D'abord, je ne t'en donnerai que de bonnes... parce que je crois qu'on peut faire

quelque chose de toi... tu as de la bonne volonté, de l'intelligence...

ANDRÉ.

Dieu!.. (*A part.*) Si Restitue était là!..

OCTAVIE.

Il est à moi. (*Haut.*) Tu penses donc que ce serait heureux pour madame Rainville si Ninette n'était plus à la pension?

ANDRÉ.

Parbleu!..

OCTAVIE.

Et que la personne qui lui forcerait la main, en mettant la petite blonde dans le cas d'être chassée, ferait une bonne action et lui rendrait un véritable service?

ANDRÉ.

A coup sûr.

OCTAVIE.

Eh bien, André... tu peux être cette personne-là, toi.

ANDRÉ.

Moi!... et comment ça?

OCTAVIE.

Ecoute-moi bien... tu connais les deux pêchers qui sont dans le verger de madame Rainville, et qui chaque année lui rappor-

tent des fruits si beaux qu'ils font l'admiration de tout le monde ?

ANDRÉ.

Même qu'i sont mûrs dans ce moment-ci.

OCTAVIE.

Madame Rainville y attache le plus grand prix ; elle en fait des cadeaux aux parens des jeunes filles qu'elle considère.

ANDRÉ.

Comme vous, mademoiselle... Après ?

OCTAVIE.

Pendant que ton père sera à la halle, il faut dévaster... les deux pêchers.

ANDRÉ.

Oh ! oh !.. et qu'est-ce que j' ferons des pêches ?

OCTAVIE.

Tu les feras disparaître...

ANDRÉ.

Tout à fait ?

OCTAVIE.

De manière à ce qu'on ne puisse les retrouver.

ANDRÉ faisant le geste de les manger.

Bon... j'ai un moyen... Après ?

OCTAVIE.

Après?.. tu viendras me prévenir. Je me charge du reste.

ANDRE se grattant l'oreille.

Diable!...

OCTAVIE.

Tu hésites... quand il s'agit de rendre service à notre bonne maîtresse ?

ANDRÉ.

Non, non, mamzelle.

OCTAVIE.

Est-ce que tu me croirais capable?...

ANDRÉ.

Je vous dis que je n'hésite pas.

AIR:

Vous êtes bien sûr' que ce moyen
En débarrass'ra mam' Rainville.

OCTAVIE.

Oui, c'est le meilleur, crois-le bien.

ANDRE.

Vous a-t-elle l'esprit facile !
Vous m'assurez sans balancer
Qu' si f'sant aux deux arbr's des lacunes,
J' vol' des pêch's pour la faire chasser,
Ça ne s'ra pas pour des prunes. (bis.)

OCTAVIE.

Rapporte-t'en à moi... Mais on sort de la chapelle.

ANDRÉ à part.

Ça m'chiffonne c'tapendant.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NINETTE, MISS SARA,
HÉLÈNE, LILI, PENSIONNAIRES.

CHOEUR.

AIR : *Dans la campagne.* (De l'illusion.)

Que la folie
De notre vie
Vienné toujours
Charmer le cours;
Guerre sans cesse,
Loin des jaloux,
A la tristesse,
Amusons-nous. (4).

NINETTE.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, voilà le morvandiau.

ANDRÉ.

Jarny! j' m'appelle pas l' morviandiau... je m' nomme André.

NINETTE.

Ah ! ah ! ah ! il se fâche... il faut le faire danser.

(Elles le prennent toutes par la main, forment un rond, au milieu duquel est André, et dansent autour de lui en chantant : *La tour, prends garde.*.)

ANDRÉ se débattant au milieu d'elles.

Morgué ! tatigué !

OCTAVIE rompant le rond et tirant dehors André.

C'est affreux, mesdemoiselles, de tourmenter ainsi ce pauvre garçon.

TOUTES.

Ah ! ah ! ah ! la caponne.

HÉLÈNE.

Tiens, on ne peut jamais s'amuser avec elle.

ANDRÉ, qui a ramassé sa casquette, se rajustant, bas à Octavie.

C'est fait, j'y sommes décidé.

OCTAVIE avec un petit ton de pédagogue.

En vérité, mes chères amies, je ne conçois pas le plaisir que vous trouvez à faire tant de bruit au lieu d'étudier.

NINETTE.

Ah ! madame Rebecca, fais-nous grâce de tes sermons.

HÉLÈNE.

Tu n'es pas encore sous-maitresse.

LILI.

C'est bien assez de celle que nous appelons Pain d'épice.

MISS SARA.

Ies, ies, ce était bien assez de pain de épice.

NINETTE.

Ies, ies! mes trésors, avez-vous entendu l'Anglaise?

MISS SARA frappant du pied.

Ce était dans le impatience... Vous moquer toujours vous de moi.

NINETTE lui prenant le bras avec bonté.

Allons, allons, Sara, c'est pour rire.

HELENE bas à Ninette.

Tu n'as rien de nouveau sur le compte du vieux soldat?

NINETTE.

Non, je suis sur les épines.

OCTAVIE.

Au lieu de vous livrer à vos folies, vous feriez bien mieux de songer à la fête de madame Rainville.

NINETTE.

Comment, la fête !

LILI.

Certainement, c'est aujourd'hui... la Saint-Louis.

OCTAVIE.

Et la souscription pour le cadeau que nous avons l'habitude de lui faire tous les ans, je parie que vous ne vous en êtes pas occupées ?

HELÈNE.

Oh ! mon Dieu oui, on a besoin de toi pour savoir ce qu'on doit faire ; il y a beau jour que j'ai mis mon argent de côté.

TOUTES.

Et moi aussi, et moi aussi.

MISS SARA.

Je avais mis le mien tot de même aussi.

NINETTE à part.

Aujourd'hui !... et je n'ai plus d'argent.

ANDRÉ bas à Octavie.

All' ne dit rien la blonde.

OCTAVIE à part.

Je crois deviner ! (*S'approchant d'elle avec une feinte bonté, et lui parlant à mi-voix,*

de manière cependant à ce que tout le monde l'entende.) Dis-moi donc, ma chère Ninette, si par hasard tu n'avais pas d'argent... je pourrais...

NINETTE tressaillant.

Toi!... mille grâces, ma chère... j'en ai... dites donc les autres, parce que j'étais là à réfléchir, Octavie qui croyait que je n'avais pas le sou. Ah! ah! ah!

LILK.

Elle aurait joliment été attrapée si tu l'avais prise au mot.

OCTAVIE avec dépit.

Petite sotte!

HÉLÈNE.

Tu réfléchissais, dis-tu?

NINETTE avec gravité.

Et pourquoi pas? Je réfléchissais... à une bonne farce qu'il faut faire aujourd'hui même.

TOUTES se rapprochant.

Ah! voyons, voyons.

ANDRÉ à part.

Encore une farce!

NINETTE.

Vous savez bien... M. Jolyet, notre maître

de piano, qui est si ridicule et qui se croit si joli garçon ?...

HÉLÈNE.

Ah, oui !.. et qui est toujours à nous dire des bêtises pendant que son prévôt donne la leçon.

NINETTE.

Eh bien ! j'ai découvert qu'il portait un faux toupet.

HÉLÈNE.

Je te dis que non, moi.

NINETTE.

Je te dis que si...

OCTAVIE.

Voyons, Hélène, laisse finir Ninette.

NINETTE.

D'ailleurs tu le verras bien si nous faisons la farce ; voulez-vous la faire ?

TOUTES.

Oui, oui.

MISS SARA.

Ies, ies.

NINETTE.

J'ai fait acheter des hameçons... j'en ai attaché un à un grand bout de soie... qu'est-

ce qui veut se charger de pêcher à la ligne
le faux toupet de M. Jolyet.

TOUTES.

Moi ! moi !

MISS SARA.

Moi ! moi !

NINETTE.

Non , non , pas l'Anglaise ; elle est trop
gauche.

TOUTES riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

NINETTE.

Il ne peut y en avoir qu'une ; tirons à la
plus belle lettre... voilà mon dictionnaire.

ANDRÉ à part.

Employer un dictionnaire à des choses
comme ça.

NINETTE repoussant Lili.

Pas de tricherie surtout, mesdemoiselles...
les petites n'en sont pas.

LILI d'un ton boudeur.

Tiens , c'est une injustice.

TOUTES LES PETITES.

Oui , oui , c'est une injustice.

NINETTE.

Taisez-vous , petits vermisseaux , qui êtes

obligées de vous grandir avec vos dictionnaires.

ANDRÉ revenant du fond, bas à Octavie.

• V'là madame Rainville et la sous-maîtresse.

OCTAVIE se remettant vite à sa place et ayant l'air de travailler.

Merci, merci.

ANDRÉ.

J'cours aux pêches.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME RAINVILLE, MADEMOISELLE BERNARD.

(En voyant le groupe de jeunes filles en train de jouer, les deux dames s'arrêtent au fond et écoutent.)

UNE ÉLÈVE.

AIR : *Une deux, trois, etc.*

Je commence, c'est... un I ;

MISS SARA.

Moi, je veux en être aussi.

Une S.

TOUTES.

Est-elle bête !

HÉLÈNE.

C'est à moi,.... je tire.... un B.

Quel bonheur ! j'ai bien tombé.

BRUNE ET BLONDE.

TOUTES.

C'est à ton tour, Ninette.

NINETTE.

Non, c'est à Claire, paix... bravo!

Voilà du nouveau,

Elle amène un O.

HÉLÈNE à Ninette.

C'est maintenant à toi, ma chère.

NINETTE.

Je vais l'emporter, je l'espère,

Regardez..... ah!

C'est bien un A.

ENSEMBLE; le mouvement de l'air plus vif.

NINETTE.

LES AUTRES.

Oui, c'est moi qui dans ce jour

Dois exécuter le tour.

Il faut que je m'apprête;

Mon sort est vraiment flatteur,

Et pour avoir du bonheur

Ma foi, vive Ninette!

C'est elle qui dans ce jour

Doit exécuter le tour;

Il faut qu'elle s'apprête

Son sort est vraiment flatteur,

Elle a toujours du bonheur :

Vive, vive Ninette!

MADAME RAINVILLE.

A merveille, mesdemoiselles, à merveille!

(A la voix de madame Rainville elles se sent toutes en-
 fuies à leurs places comme une volée d'oiseaux en disant à
 voix basse : Au loup ! au loup !)

NINETTE à part.

Pourvu qu'elle n'ait rien entendu!

MADAME RAINVILLE.

Je suis très mécontente de la manière dont

vous employez votre temps quand vous êtes livrées à vous-mêmes, et je vous déclare que si vous ne me dites pas à l'instant ce que vous venez de comploter, que si vous ne dénoncez pas l'élève qui vous en a donné l'idée, je mets toute la classe en retenue... excepté Octavie cependant.... car elle travaillait à sa place tandis que vous ne pensiez qu'au jeu.

NINETTE bas à Hélène.

Ne nous mangeons pas.

(Toutes se taisent.)

MADAME RAINVILLE.

Vous gardez le silence !... (*Sévèrement.*)
Bernard !...

OCTAVIE sortant de sa place et s'avancant vers madame Rainville d'un ton caressant.

Ma bonne amie !.... grâce pour mes compagnes.... il ne s'agissait que d'une plaisanterie innocente.... et puis d'ailleurs aujourd'hui vous ne devez pas songer à la sévérité.

MADAME RAINVILLE la baisant sur le front

Toujours bonne, mon Octavie... je la reconnais bien là. (*Regardant Ninette.*) Tout le monde ici ne lui ressemble pas.

NINETTE le nes sur son papier et souriant.

La fausse !

MADAME RAINVILLE.

Vous êtes bien heureuses qu'Octavie ait plaidé pour vous ; mais je ne pardonne cependant qu'à une condition , c'est que vous ne ferez aucune difficulté, je l'espère, de nommer celle qui s'est rendue coupable de l'action dont ce matin mon notaire vient de m'informer.

(Chuchotement des élèves.)

MADemoiselle BERNARD pendant que madame Rainville déploie la lettre.

Silence, mesdemoiselles !

MADAME RAINVILLE lisant.

« Madame, une souscription a été ouverte
 « chez moi en faveur de la femme et des
 « quatre enfans d'un couvreur qui s'est tué
 « il y a huit jours ; j'ai reçu hier la somme
 « de cent francs, accompagnée d'une lettre,
 « où l'auteur d'un si beau trait a signé seu-
 « lement ; *une des élèves de madame Rain-*
 « *ville.* Je vous en donne avis pour que vous
 « puissiez en découvrant le nom de cette
 « vertueuse jeune personne, accomplir le
 « vœu le plus cher de la pauvre veuve, qui
 « ne sera satisfaite que quand elle aura pu
 « exprimer sa reconnaissance à sa modeste
 « bienfaitrice. Berthault, notaire royal. »
 (*Parlant*) Eh bien, mesdemoiselles ?

HÉLÈNE à Ninette.

Sais-tu qui, toi ?

NINETTE.

Non. (*A sa voisine.*) Et toi ?

TOUTES à voix basse.

Non, non, non, non.

MADAME RAINVILLE.

Vous vous taisez encore.

AIR : *Cupidon, las de ses folies, ou Il porte l'épée et la lyre* (du vaudeville de *la Belle au bois Dormant*).

De cet acte de bienfaisance
Faites-moi connaître l'auteur ;
Vous vous taisez ! c'est une erreur,
Je ne conçois pas ce silence !
Cessez, cessez d'être muettes ;
Quand la vertu veut s'effacer,
Croyez-moi, pour la dénoncer,
C'est un devoir d'être indiscrettes. (Bis.)

(Moment de silence.)

Rien...

MADemoiselle BERNARD bas à madame Rainville.

Elles sont entêtées comme des mules.

MADAME RAINVILLE.

Elles sont charmantes ! (*Jetant un coup d'œil scrutateur sur chaque élève.*) Puisque

vous ne voulez me rien dire , il faudra donc que je devine...

(Pendant cette revue silencieuse Octavie affecte le plus grand embarras ; celui de Ninette se trahit par son mouchoir , son canif qui tombent tour à tour et qu'elle ramasse ; voyant les yeux de madame de Rainville attachés sur elle , elle affecte un rire moqueur.)

NINETTE.

Elle est bien attrapée.

MADAME RAINVILLE à part, haussant les épaules.

Cœur sec ! (*Arrivée à Octavie, son embarras la frappe et elle dit tout bas à mademoiselle Bernard en la montrant du doigt :*) Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

UN DOMESTIQUE annonçant.

M. Jolyet et M. Mazicot.

SCÈNE V.

LES MÊMES , M. JOLYET, M. MAZICOT,
LE PREVOT DE M. JOLYET.

MADAME RAINVILLE.

Arrivez donc , Messieurs , aujourd'hui vous vous faites un peu attendre.

M. JOLYET. Il a un énorme toupet frisé , et sa mise est dans le dernier goût , mais ridicule.

Pour ce qui est de ce que quant à l'égard

de ça , belle dame, on a le quart d'heure de grâce... Je mets à vos pieds mes hommages.

M. MAZICOT saluant en maître de danse.

Il est sûr et certain , Madame , que nous sommes un peu en retard... et cependant je mets autant d'exactitude dans ma conduite que dans mes pas.

(Il fait un entrechat.)

M. JOLYET.

Toujours en deuil un jour de fête ?

MADAME RAINVILLE.

Ah ! monsieur Jolyet , mes regrets sont éternels !

M. MAZICOT.

Il est sûr et certain , Madame , que parmi mes élèves j'ai vu peu de sœurs pleurer aussi long-temps son frère que vous.

NINETTE bas à Hélène.

Il a un toupet neuf.

HÉLÈNE de même.

En avant l'hameçon.

NINETTE.

Tout à l'heure.

MADAME RAINVILLE.

Par quoi commencerons-nous , Messieurs ?

M. MAZICOT.

Je cède le pas à la musique... c'est la sœur aînée de la danse.

M. JOLYET au Prévôt.

Au piano, mon cher.

MADEMOISELLE BERNARD.

Voyons, Mesdemoiselles, à votre musique : miss Sara, venez ici.

MISS SARA bas à Ninette.

Ah, mon Dieu ! je avais tot oublié.

M. JOLYET d'un ton galant.

Miss Sara! (*A madame Rainville, en tenant la main de Sara.*) Savez-vous, helle dame, que pour ce qui est de ce que quant à l'égard de la grâce, miss Sara profite tous les jours.

MISS SARA baissant les yeux.

Messier il être bien bon.

M. JOLYET.

Avons-nous repassé notre leçon ?

MISS SARA comme quelqu'un qui n'entend pas.

Messier ?

MADAME RAINVILLE.

Monsieur vous demande si vous avez appris votre sonate ?

MISS SARA faisant toujours l'étonnée.

Que dites-vous moi, madame ?

M. JOLYET.

Quelle douce voix !

MISS SARA.

Messier il est bien bon.

MADAME RAINVILLE.

Le faites-vous exprès, miss Sara?

NINETTE.

Miss Sara n'entend pas encore bien le français, madame.

M. MAZICOT à part.

C'est à dire que la petite Anglaise ne comprend encore que les complimens.

MADAME RAINVILLE d'un ton sec.

Allez vous remettre à votre place.

MISS SARA retournant vite à sa place.

Bon, je ne répéterai pas.

M. MAZICOT à part.

Qu'est-ce que je disais!

MADAME RAINVILLE à M. Jolyet.

Si vous entendiez Ninette et Octavie?

M. JOLYET.

Brune et Blonde? pour ce qui est de ce que... (*A part à son prévôt.*) Est-il d'accord?

LE PREVOT, qui a prélué.

Oui, monsieur Jolyet.

HÉLÈNE montrant un dessin à Ninette comme elle se lève.

Tiens, voilà son portrait.

NINETTE se préparant.

Oh, la bonne caricature!

MADemoiselle BERNARD lui arrachant le papier et le déchirant.

Six mauvais points pour mademoiselle Hélène.

HÉLÈNE, à part.

Maudit pain d'épice, va.

M. JOLYET amenant Ninette et Octavie au piano.

Mes charmantes... (*A madame Rainville.*)

En vérité, madame...

AIR : *En naissant promis à Thalie.*

Entre la blonde, entre la brune,
 Sur l'honneur on doit hésiter.
 Prêt à donner le prix à l'une,
 Par l'autre on se sent arrêter;
 Moi, que le dieu du goût renomme,
 Pour n'en être pas renié,
 Si je disposais de la pomme,
 Chacune en aurait la moitié.

(Bis.)

MADAME RAINVILLE bas.

Taisez-vous donc, monsieur Jolyet...

M. JOLYET.

C'est juste, c'est juste... Voyons, mesde-

moiselles, la romance de la dernière fois.

(Octavie chante le premier couplet, Ninette le second, et toutes deux ensemble le troisième.)

ROMANCE.

OCTAVIE.

Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux ?
Berger, laisse là ta chaumière,
Et ta houlette, et tes troupeaux.
Parmi les fils de la Victoire
Viens briller d'un plus digne éclat,
Quitte le repos pour la gloire ;
Fais-toi soldat !

(bis.)

NINETTE.

Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du coteau ?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager ;
Le nôtre est pur, quitte tes armes ;
Fais-toi berger.

(bis.)

OCTAVIE.

Aux fiers accens de la trompette
Tressaille mon cœur généreux ;

NINETTE.

Aux doux accords de la musette,
Palpite mon cœur amoureux.

OCTAVIE.

Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
J'entends le signal du combat!

NINETTE.

Voici venir ma pastourelle,
Adieu soldat! (1)

(Toutes les élèves applaudissent.)

M. MAZICOT applaudissant comme dans la bonne société.

Très bien, très bien.

MADAME RAINVILLE frappant sur la joue d'Octavie.

Oui, oui, ça n'est pas mal.

M. JOLYET reconduisant les deux jeunes filles à leurs places.

A votre tour, monsieur Mazicot.

M. MAZICOT.

Il est sûr et certain qu'il vaudrait mieux
que je fisse répéter ces demoiselles; ce-
pendant, si madame le permet, je vais exé-
cuter un pas nouveau que j'ai composé hier
au soir et que je lancerai avant peu dans le
monde dansant sous le titre de la gam-
bade...

TOUTES.

Oh! oui... la gambade! la gambade!

MADAME RAINVILLE.

Puisque mes élèves le désirent...

(1) Cette Romance mise en musique par M. Romagnesi est de
M. D. L.

(Note de l'auteur de BRUNE ET BLONDE.)

NINETTE bas à Hélène et à Sara , montrant M. Jolyet.

Gare à son toupet... cachez-moi bien.

MADemoiselle BERNARD.

Je suis folle de la danse.

M. MAZICOT se levant.

Regardez bien... à la troisième position.

(Il exécute un pas nouveau et presque grotesque; pendant ce temps Ninette a jeté son hameçon sur le toupet de M. Jolyet et attaché sa soie au bras de Mademoiselle Bernard. Quand M. Mazicot a terminé tout le monde applaudit.)

MADemoiselle BERNARD se levant transportée d'admiration.

Bravo ! c'est charmant , c'est charmant !

(Comme elle s'est élancée rapidement vers M. Mazicot , par une secousse brusque elle a arraché le toupet de M. Jolyet , qu'elle entraîne avec elle.)

M. JOLYET , courant après son toupet.

Eh , bien , eh bien !

(Rire général.)

MADAME RAINVILLE , qui ne peut s'empêcher de rire elle-même.

Qu'est-ce que vous faites donc , mademoiselle Bernard.

MADemoiselle BERNARD , s'apercevant de ce qu'elle vient de faire.

Ah , monsieur Jolyet ! (*Montrant à madame Rainville la soie qui est attachée à son bras , tandis que M. Jolyet décroche son toupet.*) Tenez , madame...

MADAME RAINVILLE, ayant de la peine à reprendre son sérieux.

Mesdemoiselles, cette fois-ci...

M. JOLYET rajustant son toupet sur sa tête.

Madame... madame... c'est une espièglerie... charmante... délicieuse... (*A part.*)
Que le diable les emporte!..

MADAME RAINVILLE!

Non, monsieur Jolyet, un pareil tour ne doit pas rester impuni.

M. JOLYET.

Je vous le demande en grâce, qu'il n'en soit plus question.

MADAME RAINVILLE.

Vous le voulez... Mesdemoiselles, remerciez M. Jolyet.

TOUTES.

Merci, merci, monsieur Jolyet.

NINETTE, à part,

Le pauvre homme!

(On entend sonner la cloche.)

MADAME RAINVILLE.

Voici l'heure du déjeuner... Messieurs, vous n'oublierez pas, je l'espère, que ce soir il y a réunion chez moi.

M. MAZICOT.

Il est sûr et certain que je n'y manqueraï pas.

M. JOLYET.

Pour ce qui est de ce que , quant à l'égard de ça, vous pouvez compter sur moi , madame.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air des Petits appartemens.

MADAME RAINVILLE,
M. MAZICOT, M. JOLYET, LES PENSIONNAIRES.
MADEMOISELLE BERNARD.

Au déjeuner toutes elles vont	Au déjeuner toutes courons bien
vite,	vite,
Et puis après se livrant à leurs	Et puis après livrons-nous à nos
jeux,	jeux;
Quand le plaisir en ces lieux les	Quand le plaisir en ces lieux
invite,	nous invite,
Elles sauront bien se rendre à	Empressons-nous de nous rendre
ses vœux.	à ses vœux.

(Jolyet et Mazicot sortent à gauche, les pensionnaires à droite, excepté Octavie. Les domestiques rangent les tables, une partie est enlevée : la table de Ninette et son pupitre sont restés sur l'avant-scène.)

SCÈNE VI.

MADAME RAINVILLE, MADEMOISELLE
BERNARD, OCTAVIE.

MADAME RAINVILLE. (Elle est assise.)

Reste, mon Octavie ; aujourd'hui , plus

qu'à l'ordinaire, j'ai besoin de quelqu'un dont la vue dissipe ma tristesse.

OCTAVIE.

Aujourd'hui, bonne amie... mais je croyais que le jour où l'on se voyait fêter par tout ce qu'on a de plus cher, on ne devait pas avoir de chagrin.

MADAME RAINVILLE.

Hélas ! ma chère enfant, jusqu'à présent, ton jeune âge m'avait empêchée de te confier la véritable cause de mes regrets... tu ne vois en moi qu'une sœur pleurant la mort d'un frère chéri... mais peut-être comprendras-tu mieux ma douleur quand tu sauras que cette mort... c'est à moi seule que je dois la reprocher.

MADemoiselle BERNARD.

Madame, ne rouvrez pas une blessure...

MADAME RAINVILLE.

En avouant mes torts envers Pierre... il me semble que je les expie... C'était mon frère, ma chère Octavie; il était jeune, dissipateur, emporté; de quelques années plus âgée que lui, j'étais sa tutrice, je lui servais de mère... car depuis long-temps nos parens étaient morts... Un jour... c'était aussi la

veille de ma fête, comme aujourd'hui, mon époux, feu M. Rainville, venait de payer une dette d'honneur contractée par mon frère... Il lui faisait de justes réprimandes... l'orgueil de Pierre se révolte... il insulte mon époux... un combat a lieu, M. Rainville est blessé ! que te dirai-je ? Craignant pour les jours de mon époux, dans mon désespoir j'écris à Pierre de ne plus se présenter devant moi, et je lui donne ma malediction.

OCTAVIE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME RAINVILLE,

Nous étions alors en 1807 ; Napoléon faisait la guerre aux Prussiens. Quelques années après mon époux meurt. Me trouvant seule au monde, mon courroux était apaisé, le Bulletin de la célèbre bataille d'Iéna est publié, et en y lisant le nom de mon frère, j'apprends enfin le sort de celui que je pleurais depuis si long-temps.

OCTAVIE.

Il s'était fait soldat !

MADAME RAINVILLE.

Air : *Mon ami Pierre est mort* (de Scribe.)

Je fus coupable, écrivait-il,
Mais maintenant tout à la gloire,

Sœur, ne maudis pas ma mémoire,
 Car ne craignant pas le péril,
 Si je ne reviens pas, ma chère,
 Tu peux te dire tout d'abord :

Mon pauvre Pierre (bis.)
 Est mort.

Il ne m'écrivit plus... hélas !
 On eut de Moscou la nouvelle ;
 Beaucoup dans la France si belle,
 Rentrèrent... lui ne revint pas ;
 Alors dans ma douleur amère,
 En pleurant, je dis tout d'abord :

Mon pauvre Pierre (bis.)
 Est mort.

OCTAVIE.

O ciel !

MADAME RAINVILLE.

Si je ne l'avais pas maudit, il ne se serait pas engagé, et peut-être n'aurait-il pas fait cette campagne si funeste à la France ! ne dois-je donc pas avec raison me reprocher sa perte ?

OCTAVIE.

Mais êtes-vous sûre qu'on ait été bien informé au ministère de la guerre ?

MADAME RAINVILLE.

C'est en vain que tu voudrais me donner

de l'espoir ; vingt témoins qui l'ont vu tomber m'ont certifié sa mort.

OCTAVIE.

Ma chère bonne amie !

MADAME RAINVILLE.

Juge maintenant si mon cœur peut être gai.... Mais l'heure s'écoule.... je sors pour quelques instans... Le jardinier a-t-il renouvelé les fleurs ?

MADemoiselle BERNARD bas.

Oui, madame ; il est allé hier au cimetière.

MADAME RAINVILLE baisant Octavie sur le front.

Adieu, mon Octavie...

MADemoiselle BERNARD.

Madame n'a rien à m'ordonner de particulier ?

MADAME RAINVILLE.

Redoublez de surveillance et d'activité... ne perdez pas de vue surtout cette petite Ninette... cette enfant est incorrigible ; je tremble que son cœur... (à Octavie) Je lui pardonnerais tout si elle avait le tien.

OCTAVIE.

Je crains tant de vous déplaire !

BRUNE ET BLONDE.

MADAME RAINVILLE.

Ma patience est à bout ; ce n'est pas parce que ses espiégeries m'atteignent quelquefois... mais... si cela continue...

OCTAVIE.

Que voulez-vous donc faire ?

MADAME RAINVILLE.

Je ne sais.... j'ai bien peur de ne pas la garder.

OCTAVIE à part avec joie.

Ah ! (*Haut.*) Oui, sans doute, Ninette est légère, inappliquée, et peut-être au fond un peu méchante... mais attendez encore.

MADAME RAINVILLE.

Tu la défends, toi qu'elle tourmente sans cesse. Mademoiselle Bernard, n'ai-je pas raison d'adorer cette enfant?... Adieu... adieu, mon Octavie...

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

OCTAVIE, MADEMOISELLE BERNARD.

MADEMOISELLE BERNARD.

La voilà partie... Eh! bien, mademoiselle, où en sommes-nous ?

OCTAVIE.

Si Ninette en réchappe cette fois...

MADEMOISELLE BERNARD.

André a donc consenti ?

OCTAVIE.

En ce moment les pêches doivent la danser.

MADEMOISELLE BERNARD.

Soyez tranquille ; si le reste dépend de moi, demain vous n'aurez plus de rivale.

OCTAVIE.

De rivale ! est-ce que tu crois que je la crains... si elle a plus de facilité que moi à apprendre... j'aime mieux le travail qu'elle... et au fait elle n'a pas remporté plus de prix que moi l'année dernière... car j'en ai eu beaucoup, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE BERNARD.

Oui, oui.

OCTAVIE.

Il est désagréable de voir une petite fille qui se donne des airs d'être adorée de ses compagnes parce qu'elle les amuse par ses méchancetés.

MADEMOISELLE BERNARD.

Que vous importe leur amitié ?

OCTAVIE.

Certainement je n'y tiens pas... des petites

bourgeoises... celle de madame Rainville me suffit... mais c'est qu'il est vexant qu'une camarade dont le père n'est que banquier cherche à vous écraser, comme si elle était la fille d'un gentilhomme.

MADemoiselle BERNARD.

C'est une indignité...

OCTAVIE.

L'ambition m'est permise à moi... à la bonne heure, tu me l'as dit cent fois quand tu n'étais encore que demoiselle de compagnie chez maman, et tu me le répètes chaque jour depuis que je t'ai fait entrer ici sous-maîtresse.

MADemoiselle BERNARD.

Et je vous le répéterai toujours...

OCTAVIE.

Il me semble que si quelqu'un doit primer sur les élèves, ce n'est pas Ninette... et puis, crois-tu qu'il soit convenable, quand maman vient me voir, d'entendre les maîtres et nos camarades... lui parler toujours de Ninette... Ninette !... ne trouves-tu pas que ce nom a quelque chose qui déplaît ?

MADemoiselle BERNARD.

Bientôt vous ne l'entendrez plus prononcer.

OCTAVIE.

Tu y es intéressée d'abord , car tu sais ce que je t'ai promis.

MADEMOISELLE BERNARD.

Vous seriez donc bien aise si elle partait aujourd'hui même ?

OCTAVIE.

Faut-il te l'avouer?... Si elle doit rester ici plus long-temps... pour ne plus la voir , je suis déterminée à demander à maman de me retirer... , il y a aussi cette Hélène... Je ne sais pas ce qu'elle a à chuchoter toujours avec Ninette... depuis quelque temps surtout. Je percerai ce mystère... mais , silence , les voilà.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES , NINETTE , MISS SARA ,
LILI , PENSIONNAIRES.

CHOEUR.

Air de la Tarentèle.

Allons ,

Courons ,

Et jouons ,

Sans façon

Laissons là la raison ,

Pour les jeux de notre âge ;
 Que les plaisirs
 Charment tous nos loisirs,
 C'est congé, plus d'ouvrage,
 Selon nos désirs.

HÉLÈNE.

Que le travail soit oublié,
 Qu'aujourd'hui rien ne nous ennuie ;
 Le temps qu'on donne à la folie
 Est toujours le mieux employé.

REPRISE EN CHOEUR.

Allons, etc.

(Les pensionnaires se répandent dans le jardin ; les unes jouent au cerceau, les autres à la corde, au volant, à tous les jeux en usage dans les pensions de jeunes demoiselles ; Octavie va s'asseoir au fond sur un banc.)

MADemoiselle BERNARD se mêlant parmi elles.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles !

HÉLÈNE.

Tiens, qu'est-ce qu'elle nous veut encore
 celle-là?... est-ce que ce n'est pas congé ?

UNE PENSIONNAIRE à Hélène.

Regarde donc Octavie, qui fait là-bas sa
 sentimentale.

NINETTE accourant toute joyeuse.

Hélène, Hélène, je te cherchais.

HÉLÈNE.

Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

MISS SARA.

Ce était vrai, tu étais dans le effarouchement.

NINETTE.

Ça ne te regarde pas. (*A Hélène.*) Viens par ici.

LILI, accourant.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, voulez-vous jouer aux barres ?

NINETTE.

Laisse-nous donc tranquilles : cette mioche-là est toujours sur nos talons. (*A Hélène.*) Si tu savais comme je suis contente, j'ai réussi... il arrive aujourd'hui même.

HÉLÈNE.

Est-il possible ! Pierre !...

NINETTE.

" Silence !... lis vite ce que le jardinier vient de me remettre de la part d'Eugénie.

(Elle lui donne une lettre.)

HÉLÈNE.

Ta cousine ?

NINETTE.

Celle qui est intime avec la fille de l'ambassadeur de Russie à Paris.

HÉLÈNE lit pendant qu'au fond les élèves courent et se divertissent.

« Ma chère petite Ninette, depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, nous avons eu des nouvelles de ton protégé ; il a reçu bien exactement les trente francs que tu lui envoyais chaque mois, depuis un an, par l'ambassadeur de Russie ; quand la somme nécessaire à son long voyage a été complète, il a quitté la Crimée pour regagner la France. Il est arrivé ce matin même à l'ambassade de Russie. Son excellence l'a parfaitement reçu et lui a remis la clef de la petite porte de votre jardin : le plus plaisant, c'est qu'il ignore complètement où il va, et à qui il doit tant de bienfaits. A deux heures il sera chez vous ; prépare-toi donc à le recevoir, et fais en sorte que madame Rainville, qui le croit mort depuis si long-temps, n'éprouve pas une émotion qui pourrait lui être funeste. Ta cousine Eugénie. » (*Parlant à Ninette.*)
O ma bonne amie ! quel joli bouquet pour la fête de notre bonne maîtresse !

NINETTE reprenant la lettre et la cachant.

Conçois-tu mon bonheur ?

AIR : *C'est une amourette.* (de Marie)

Que je suis contente!

Son frère en ce jour,

Comblant mon attente,

Sera de retour.

(bis.)

Non, plus de tristesse,

Au fond de son cœur,

Elle va sans cesse

Goûter le bonheur.

Son âme inquiète

Se réjouira ;

Et c'est à Ninette

Qu'elle le devra.

Que je suis contente, etc.

LIII.

Mes anges, mes bijoux, venez donc voir ;
voilà Restitue avec des volailles et des gâteaux
pour la fête de ce soir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RESTITUE, ANDRÉ, GAR-
ÇONS TRAITÉURS ET PATISSIERS, OC-
TAVIE, MADEMOISELLE BERNARD se
promenant au fond de la scène.

NINETTE.

Des gâteaux ? Il faut lui en chipper.

5

RESTITUE suivie des garçons portant des mannes pleines de gâteaux et de viandes froides.

Place, place ! v'là la restauration qui passe.

NINETTE.

Ah ! ah ! ah ! Restitue qui fait des calembourgs.

RESTITUE s'avançant, les garçons s'arrêtent et déposent leurs mannes au milieu de la scène.

Qu'est-ce que c'est que ça, des carembourgs ?

NINETTE à ses compagnes.

Vite au panier, pendant que je l'amuse.
(*A Restitue.*) Comment ! tu ne sais pas ce que c'est qu'un calembourg ?

ANDRÉ.

Est-elle bête ! c'te Restitue... c'est le nom d'un fricot.

(Octavie et mademoiselle Bernard reparaissent ; les jeunes filles ont entouré les panniens, et elles vont voler des gâteaux quand mademoiselle Bernard les aperçoit.)

MADemoiselle BERNARD.

Restitue, Restitue !... on te vole.

RESTITUE se retournant et courant à ses panniens qu'elle défend.

Ah ! les maudits enfans !

Air : *C'est Lucifer échappé des enfers.*

Laissez ça là,

Approchez-vous, oui dà,

Et je vous tappe,
 Si j'vous attrape.
 Laissez ça là,
 Ces petit's fill's sont, oui dà,
 Des lutins
 Pis qu' des gamins.

NINETTE.

Laisse-nous cette briochc.

RESTITUE.

Si vous y touchez seulement,
 J' vous allonge une taloche.

NINETTE.

C'est égal, vite en avant!

ENSEMBLE.

(Les garçons ont remis leurs panniens sur leurs têtes et Restitue se mettant devant eux, repousse les jeunes filleez qui la poursuivent jusqu'à l'office.)

RESTITUE.

Laissez ça là, etc.

LES PENSIONNAIRES.

Poursuivons-la,
 Nous les aurons, oui dà,
 Qu'elle tappe,
 Qu'elle frappe!
 Poursuivons-la,
 Nous ne pouvons, oui dà,
 C'est certain
 Rester en chemin.

RESTITUE poussant es garçons dans l'office à gauche..

Entrez, entrez.

MADemoiselle BERNARD.

C'est horrible, mesdemoiselles... toujours

Ninette en tête... je ferai mon rapport à madame la supérieure.

TOUTES l'entourant.

Oh ! ma petite mademoiselle Bernard , ma bonne mademoiselle Bernard...

ANDRÉ bas à Octavie sur le devant de la scène.

Le coup est fait.

OCTAVIE.

Et les pêches ?

ANDRÉ lui donnant un sac de papier.

V'là les noyaux.

OCTAVIE les prenant.

Bon !

RESTITUE sortant de l'office.

Les comestiques sont à couvert... On a bien raison de dire qu' l' fruit défendu semble meilleur ; tout ça c'est pour elles.... eh ben ! all' aiment mieux le voler.

NINETTE, qui s'est approchée d'elle ainsi que ses compagnes.

Est-ce que tu es fâchée , Restitue ?

RESTITUE.

Eh ! non... c'est des farces , j' sais ben... j'entends les farces moi... mais c'est que voyez-vous j' suis responsable de tout ça

'et si i manquait queuqu' chose... c'est sur moi qu' ça r'tomb'rait.

ANDRÉ regardant la porte de l'office.

Bon !... elle a oublié la clef.

OCTAVIE. Pendant ce temps elle a mis les noyaux dans le pupitre de Ninette, puis se rapprochant de mademoiselle Bernard elle lui dit à part.

André a fini.

MADemoiselle BERNARD.

Et moi je vais commencer.

RESTITUE.

Mademoiselle Bernard, si vous voulez payer ces braves gens ?...

MADemoiselle BERNARD.

C'est bien. (*Aux garçons.*) Suivez-moi... et vous, mesdemoiselles, voici l'heure de vous habiller.

RESTITUE.

Moi je vas aller cueiller mes fruits pour le dessert.

OCTAVIE ouvrant le pupitre de Ninette et montrant le sac à mademoiselle Bernard.

Ils sortent là.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons,

Courons,

Et jouons, etc.

(Elles sortent en courant devant mademoiselle Bernard.)

5.

SCÈNE X.

ANDRÉ *seul.*

Ils sont là !... quoidonc ? (*Ouvrant le pupitre.*) Tiens !... mes noyaux !... a-t-elle de de l'esprit c'te mamzelle Octavie ! avec tout ça... j' n' sais pas qu'est-ce qui m' gribouille là... (*Il montre son estomac.*) M'est avis qu' c'est ma conscience qui crie un brin... à moins c' pendant que ça n' soit c' tas d' pêches que j'avons mangées pour les faire disparaître... ma conscience !... ah ! bah !... j'en voudrons à mademoiselle Ninette jusqu'à c' que ma catacoua soit repoussée... Dites-moi un peu d' quoi qu' j'ai l'air à la titus... j' dois être laid comme un cormoran. Mais ne perdons pas de temps.... Restitue a oublié sa clef, all' dit qu'all' est responsable... j'ons r'marqué un superbe gâteau, v'la l' moment de me venger de ses injures.

Air de Julie.

Oui, de m'venger je sens qu'il m'tarde ;
 Je suis seul et j'puis sans danger,
 Pendant que personne n' me regarde,
 Pénétrer dans l' garde manger ;
 De ce gâteau, sachons en diligenc,

Pour la compromettre me bôurrer ;
 Ah ! quelle joie ! de savourer
 Le doux plaisir de la vengeance ! } *bis.*

(Il entre dans l'office et en ressort avec un énorme gâteau de Savoie sur lequel il y a deux grandes L blanches en pâte et entrelacées.)

Dieu ! queu mine ! rien que de le voir
 l'eau en vient à la bouche.

(Au moment où il va mordre dedaus on entend chanter derrière le mur.)

PIERRE au dehors.

Air : *Bonjour à mon pays.*

Je crois bien être ici
 Au terme du voyage ;
 De mon pèlerinage
 Je reviens, Dieu merci.
 Répondez, je vous prie,
 A ma voix qui vous crie !
 Si vous avez bon cœur,
 Si votre âme est accorte,
 Au pauvre voyageur,
 Ne fermez pas la porte.

ANDRÉ qui s'est arrêté au dernier vers du couplet.

Quéqu' c'est qu' ça !... vite, vite... filons.
 (Il se sauve à gauche en emportant le gâteau.)

SCÈNE XI.

PIERRE seul entr'ouvant la petite porte au moment où André disparaît ; il est en grande tenue de l'ancienne garde impériale, dessin de Charlet.

C'est moi... personne !... ma foi, entrons.

(*Regardant autour de lui.*) C'est pas mal ici, tout d'même, c'est dommage que l'entrée... une rue étroite... un grand mur et puis une petite porte... (*S'asseyant.*) Je ne reviens pas de tout ce qui m'arrive depuis un an ! un supplément de paye tous les mois, qui me tombe bien régulièrement, je ne sais d'où... ça venait à point, à moi qui n'avais pas le sou pour arpenter depuis la frontière de Perse jusqu'ici, et qui, pour tout l'or du monde n'aurais pas écrit ma débîne à ma sœur... ma pauvre sœur... elle est peut-être morte... et en me maudissant encore. (*Se frappant le front.*) Chienne de tête!... oublié là-bas, retenu par mon Russe, à qui je m'étais rendu utile; j'avais pris mon parti... et je croyais mourir... loin de la France... lorsqu'un beau matin je reçois mon supplément de paye, toujours par la même voie, et l'ordre de regagner ma patrie!...

AIR : *Rendez-moi mon léger bateau.*

Aux mots si doux, tu vas rentrer en France,
 Mon cœur batfait tout comme en ce moment,
 Et sans tarder, m'apprêtant lestement,
 Je me disais dans mon impatience :

Vieux guerrier, regagne Paris,
 Mets-toi coûte qui coûte,
 Mets-toi vite en route,

Car tu vas revoir ton pays,
Et peut-être encor tes amis. (bis.)

M'y voilà donc dans ce Paris, que je n'ai pas vu depuis vingt ans et sans savoir encore à qui je dois... L'ambassadeur de Russie n'a rien voulu m'expliquer... Prends cette clef, qu'il m'a dit, fais-toi beau, mets ton vieil uniforme, ton habit de parade enfin ; rends-toi à cette adresse, attends qu'on te parle et surtout n'interroge pas... Il m semble que j'obéis à la consigne... cependant, ça commence à devenir un tant soit peu interloquant, et la faction... (*Regardant par le fond à droite.*) Oh ! oh ! qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas ?... Ça me fait l'effet d'une volée de tourterelles... où diable m'a-t-on envoyé ? Les voici, cachons-nous d'abord... car je suis un oiseau dont le plumage pourrait les effaroucher.

(Il se retire à gauche.)

SCÈNE XII.

PIERRE, NINETTE, MISS SARA,
HÉLÈNE, LILI, PENSIONNAIRES s'avant-
çant avec mystère.

NINETTE.

Air : *Vois-tu cette nacelle ?* (d'Amédée de Beauplan.)

Avançons en silence,
Marchons d'un pas discret ;

Il faut de la prudence
 Pour garder un secret.
 La trahison sommeille
 Toujours évitons-la ;
 Loin du jaloux qui veille,
 A la fin, nous voilà...
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Enfants, restons là,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 Restons là.

PIERRE.

Elles sont gentilles à croquer.

HÉLÈNE *bas* à Ninette.

Il n'est pas encore arrivé.

NINETTE *de même*.

Tant mieux. (*Haut.*) Vous disiez donc que vous vouliez me remettre votre argent ? mais si je ne voulais pas y ajouter ma part ? si j'avais un bouquet particulier ?

UNE PENSIONNAIRE.

Tu vas nous dire ce que c'est.

NINETTE.

Non, non ; ne me demandez rien , ou je ne serai pas votre trésorière.

PIERRE.

Ma foi, risquons-nous. (*Portant la main à son bonnet.*) Mes petits anges !

TOUTES se retournant et poussant un cri, excepté Hélène.
Ah !

HÉLÈNE se jetant au-devant d'elles.

Eh ! quoi, cet uniforme vous effraie ?...
ne le reconnaissez-vous pas ?

LILI se rapprochant timidement.

Mais si... si vraiment ; je l'ai dans mon
album, dessiné par Charlet, c'est un soldat
de l'empereur.

TOUTES.

De Napoléon !

PIERRE. -

Eh oui, mes petites chattes.

Air du vaudeville de l'Apothicaire.

Jeunes filles aux yeux si doux,
Contre votre effroi je réclame ;
D'un vieux soldat que craignez-vous ?
Croyez-moi, rassurez votre âme ;
Car si cet uniforme-ci,
Dont les couleurs sont immortelles,
Souvent effraya l'ennemi...
Jamais il ne fit peur aux belles. } *bis.*

NINETTE à Hélène.

Pauvre Pierre, Dieu ! qu'il est laid !

HÉLÈNE de même.

Mais il a des yeux si doux !

PIERRE.

Eh bien , vous fais-je encore l'effet d'un orang-outan ?

TOUTES timidement.

Non... oh ! non...

NINETTE à ses compagnes.

AIR : Notre grand'-mère et si bonne et sage.

Le Temps, mes sœurs, a vieilli son visage,
 Mais sans toucher, j'en suis sûre, à son cœur;
 Dans son pays, après un long voyage,
 Il s'en revient chercher un protecteur;
 De soins, mes sœurs, scyous ici prodigues;
 Que parmi nous oubliant ses fatigues,
 Le vieux soldat trouve enfin le bonheur. } *bis.*

PIERRE, dont chaque main est tenue par une jeune fille qui le mène doucement vers un siège.

Ce sont de vrais chérubins.

NINETTE.

Asseyez-vous... là... là...

HÉLÈNE,

Mes amies, nous qui n'avons jamais vu l'empereur, ne vous semble-t-il pas que ce soldat nous le représente ?

NINETTE.

Il n'était pas si grand que lui... n'est-ce pas, monsieur le soldat ?

PIERRE.

Mes petits amours, il n'avait que cinq pieds un pouce de taille, mais il en avait bien trente pour le génie.

NINETTE.

Vous l'avez vu souvent ?

PIERRE.

Et lui aussi... regardez ça. (*Il montre sa croix tristement.*) Eh ! bien, c'est lui qui me l'a donnée... sur le champ de bataille d'Iena.

HÉLÈNE.

On croirait que vous allez pleurer.

PIERRE essuyant une larme.

Ah ! c'est que cette bataille-là... me rappelle des souvenirs... (*A part.*) Ma pauvre sœur !

NINETTE à ses compagnes.

Attendez, je vais lui rendre sa gaîté. (*A Pierre.*) Monsieur le soldat... ConteZ-nous donc quelque haut fait de Napoléon, ça nous amusera mieux de l'entendre dire par vous que de le lire dans les histoires.

PIERRE s'animent.

Vous voulez que je vous parle de mon empereur !

TOUTES.

Oui , oui , oui.

MISS SARA.

Ies , ies.

PIERRE.

Eh ! bien , écoutez. (*En ce moment , toutes les jeunes filles se rapprochent l'une de l'autre , et derrière lui. Lili s'est assise sur son genou ; Sara est appuyée sur un côté de sa chaise , une autre de l'autre côté ; Ninette est à genoux et les autres achèvent le groupe ; la moustache noire et le teint brun du soldat ressortent au milieu de ces jeunes filles , toutes vêtues de blanc.*) Nous étions à Ratisbonne... vous connaissez Ratisbonne ?

NINETTE.

Certainement ; c'est une ville d'Allemagne où jadis la diète de l'empire germanique se tenait.

PIERRE.

Eh ! bien , elle s'y tient encore , car je n'ai jamais eu si faim que ce jour-là... : nous étions donc à Ratisbonne , la bataille était engagée ; mon empereur , qui était un lapin , incapable de céder sa part

BRUNE ET BLONDE.

aux chiens , quoi qu'on en ait dit , mon empereur s'en donnait , s'en donnait... comme un conscrit arrivé de la veille... lorsque tout à coup , v'lan ! un biscaien arrive et le frappe au talon... parce que, voyez-vous, les biscaiens, ça ne respecte pas plus les empereurs que les tambours. J'étais à vingt pas de lui... il me sembla que j'avais reçu le coup dans l'estomac... et toute l'armée croyant avoir perdu son chef, s'apprêtait à le venger, quand subito, Napoléon sans se donner le temps de se faire panser, remonte à cheval et pique des deux, en criant : *Mes braves ! en avant !!* Nous avançons nous autres, la baïonnette au bout du fusil... nous culbutons tout, les Autrichiens nous font une belle révérence... et la bataille est gagnée.

NINETTE.

Comment ! tout blessé qu'il était il combattit encore ?

PIERRE.

Eh ! mon Dieu oui, ma petite perle... Et dire qu'un gaillard comme ça n'est pas mort sur son trône, ou dans une mêlée !

Air du dernier soupir de Veber.

Sur souffrance

Sur la France

Rejaillit depuis douze ans;
 Pleure, pleure
 A toute heure,
 France, objet de ses soins constans.
 Il vivra dans l'histoire,
 Pourquoi l'habile nocher
 Qui nous a donné la gloire
 Mourut-il sur un rocher ?
 La tristesse
 Qui m'opprime
 Vient remplir mes yeux de pleurs;
 Je m'y plonge
 Quand je songe
 A d'aussi vives douleurs.
 Mais notre père
 Là-haut j'espère
 Brille et rit de ses ennemis;
 Et sur sa garde
 Quand il regarde,
 Quand il voit ses derniers débris, (Il se lève.)
 Sa grande âme
 Nous réclame
 Jusqu'à mon dernier combat.
 Ombre chérie
 Sur la terre
 Protège le vieux soldat !

(Toutes les jeunes filles s'inclinent et reprennent avec lui à mi-voix.)

ENSEMBLE.

PIERRE.

Sa grande âme, etc.

LES JEUNES FILLES.

Sa grande âme, etc.

MADemoisELLE BERNARD dans la coulisse.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles!

HÉLÈNE.

C'est la voix de Pain-d'épice.

NINETTE.

Empêchez-la de venir ici.

LILI.

Tu restes, Ninette?

NINETTE.

Je vous rejoins.

(Elles sortent toutes à droite.)

SCÈNE XIII.

PIERRE, NINETTE.

NINETTE à part.

Me voilà seule avec lui.

PIERRE.

Pourquoi, ma chère amie, n'allez-vous pas avec vos compagnes?

NINETTE.

Parce que je veux causer un instant avec vous en particulier.

PIERRE à part.

Cette jeune fille serait-elle la personne...

mais non, elle est si jeune. (*Haut.*) Eh! bien tant mieux, restez, j'ai besoin aussi de vous parler moi.

NINETTE.

Me voilà prête à vous entendre.

PIERRE.

D'abord où suis-je?

NINETTE.

Hein!... il n'est pas encore temps que vous le sachiez.

PIERRE.

Ah! ah!... Dans tous les cas la maison me plaît... et la compagnie aussi.

NINETTE.

Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

PIERRE.

Non pas... je soupçonne que vous pouvez m'expliquer un mystère qu'il m'importe de pénétrer... Je viens de huit cents lieues, mon bijou... et ce n'est pas le gouvernement qui a payé les étapes.

NINETTE.

Les étapes! qu'est-ce que cela veut dire?

PIERRE.

Ça veut dire les frais de voyage.... Ne pourriez-vous pas me dire quelle est la per-

sonne à qui je dois certaine bourse assez rondelette à mon départ, et qui m'a mené jusqu'à la frontière de France?

NINETTE souriant.

Mais il me semble que vous devez mieux le savoir... que moi.

PIERRE.

Elle a souri... La petite maligne en sait plus qu'elle ne veut en dire... Eh! quoi... pourriez-vous trouver ma demande indiscreète?... une main généreuse et cachée me rend au bonheur... et à mon pays enfin... si vous savez quelque chose, vous refuseriez...

NINETTE.

Je ne refuse rien... mais il n'est pas encore temps de vous instruire... Monsieur le soldat, je suis bien jeune... et cependant il faut m'obéir.

PIERRE portant la main à son bonnet.

Parlez, morbleu, ordonnez... je jure de vous obéir comme à mon capitaine, mort à la Moscowa...

NINETTE.

Eh bien, ne m'interrogez plus... et attendez.

PIERRE.

Attendez !... encore !... C'est ça... comme l'ambassadeur de Russie.

NINETTE.

Vous brûlez , dites-vous , de connaître la main protectrice qui vous a tiré de l'exil ?... ce désir est naturel... J'ai ordre de vous remettre cette petite croix... la personne qui vous a rendu service viendra vous la demander elle-même... quand il en sera temps.

PIERRE *baisant la croix et la serrant.*

Aloÿs je la connaîtraï donc ?

NINETTE.

Oui... mais jusque-là il faut m'obéir... vous me l'avez promis.

PIERRE.

Et je vous le promets encore , mon petit capitaine.

NINETTE.

Entrez dans ce cabinet.... tenez-vous-y caché , et n'en sortez que quand vous entendrez un signal.

PIERRE.

Et ce signal sera ?...

NINETTE.

Trois coups frappés dans la main... Une

fois sorti vous ne me désignerez même pas...
vous le jurez ?

PIERRE.

Vous le voulez !... je vous le jure.

NINETTE.

Air de Piccini.

Entrez donc
Sans façon
Dans cette retraite.

PIERRE.

Soit, je veux
En ces lieux
Me rendre à vos vœux.

NINETTE.

Point de tracas :
Lorsqu'ainsi je vous traite
Grondez tout bas...
Mais ne m'en veuillez pas.

ENSEMBLE.

NINETTE.

Entrez donc
Sans façon
Dans cette retraite ;
Oui, je veux
En ces lieux
Qu'il se rende à mes vœux.

PIERRE.

Entrons donc
Sans façon
Dans cette retraite ;
Soit, je veux
En ces lieux
Me rendre à ses vœux.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XIV.

NINETTE, OCTAVIE.

OCTAVIE du fond.

Bernard m'a dit que Ninette était ici.

NINETTE.

Êtes-vous bien ?

OCTAVIE.

Que fait-elle là ?

NINETTE.

Ainsi voilà qui est convenu , vous ne sortirez que quand je frapperai trois coups dans la main , et rappelez - vous que vous avez juré de ne point me désigner sans mon ordre.

OCTAVIE.

Que dit-elle ?

NINETTE sautant de joie.

Ah ! la jolie surprise pour madame Rainville !

OCTAVIE à part.

Qui peut être dans ce cabinet ?

NINETTE se retournant pour sortir.

Ciel!... Octavie!

OCTAVIE.

O mon Dieu ! Ninette , comme tu es joyeuse !

NINETTE à part.

Elle n'a rien vu. (*Haut.*) C'est que j'ai sujet de l'être apparemment.

OCTAVIE à part.

Tâchons de la faire jaser. (*Haut.*) Et l'on ne peut savoir la cause d'une si grande joie ?

NINETTE à part.

Faisons-la enrager. (*Haut.*) C'est selon... mais confiance pour confiance...

OCTAVIE.

C'est trop juste...

NINETTE.

Tu as un secret aussi, toi Octavie... on m'a dit qu'en particulier, tu destinais un joli cadeau à madame Rainville.

OCTAVIE.

C'est vrai...

NINETTE à part.

La caponne. (*Haut.*) Eh ! bien... et moi aussi.

OCTAVIE.

Toi !... il me semblait ce matin que tu n'avais pas d'argent.

NINETTE.

Tu avais deviné juste.

OCTAVIE.

Je ne vois pas alors comment tu as pu faire....

NINETTE.

Je vais te dire... mon cadeau est bien une valeur , mais pas comme tu l'entends:

OCTAVIE.

Tu veux faire la discrète... avec moi... ah ! Ninette , ce n'est pas bien.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Nous avons les mêmes loisirs
 Quoique toutes les deux rivales;
 De nos chagrins, de nos plaisirs,
 Les deux parts doivent être égales.
 Essayons donc en cet instant
 Sans nous faire tirer l'oreille
 De nous comprendre.

NINETTE.

Mon enfant:

Va , je te comprends (bis) à merveille. (bis.)

OCTAVIE.

Alors , tu vas me dire...

NINETTE.

Je ne commencerai pas la première.

OCTAVIE.

Je serai donc plus franche que toi... je veux donner à madame Rainville... un scball magnifique !

NINETTE.

Et moi, de quoi lui faire changer de costume depuis les pieds jusqu'à la tête !

OCTAVIE.

C'est donc une étoffe de prix ?

NINETTE.

Mon présent a beaucoup de prix ; mais ce n'est pas une étoffe.

OCTAVIE.

Et tu penses sans doute qu'il lui fera plus de plaisir que le mien ?

NINETTE.

J'en suis sûre.

OCTAVIE.

C'est ce que nous verrons.

NINETTE.

C'est ce que tu verras.

OCTAVIE.

Vous m'impatientez à la fin,

NINETTE.

Tu te fâches!.. Écoute, je vais tout dire

OCTAVIE à part.

Je la tiens.

NINETTE.

Soit prévention, soit raison, madame Rainville, tu le sais, ne m'aime pas beaucoup.

OCTAVIE.

Tu lui causes tant de chagrins aussi !

NINETTE.

J'ai voulu lui faire un cadeau qui me recommandât avec elle... tout ce que je puis t'en dire... c'est qu'il parlera en ma faveur... Adieu..., adieu, Octavie... ne me trahis pas, ah ! ah ! ah ! ah !

(Elle sort en se moquant d'elle.)

SCÈNE XV.

OCTAVIE, puis MADEMOISELLE BERNARD.

OCTAVIE.

L'impertinente !

MADEMOISELLE BERNARD.

Eh, mon Dieu ! qu'avez-vous ?

OCTAVIE.

Je suis furieuse... oser me dire que son présent sera plus beau que le mien.

MADEMOISELLE BERNARD.

Quel présent ?

OCTAVIE.

Eh bien , le sien... qui est là (*montrant le cabinet*) et auquel elle a défendu de sortir.

MADEMOISELLE BERNARD.

Comment... comment! un présent à qui on défend...

OCTAVIE.

Mon Dieu , que tu as peu d'intelligence !

MADEMOISELLE BERNARD.

Merci , mademoiselle.

OCTAVIE,

Il paraît qu'elle a fait venir quelqu'un , qu'elle a enfermé dans ce cabinet , et qui à un signal convenu en sortira pour offrir... je ne sais quoi à madame Rainville ; comprends-tu maintenant ?

MADEMOISELLE BERNARD.

Dans ce cabinet ! .. et ce signal , le connaissez-vous ?

OCTAVIE.

Certainement , puisque j'ai surpris Ninette qui rappelait à son cadeau de ne sortir que quand elle frapperait trois coups dans la main... La petite a du goût , et comme elle paraît être sûre de son fait... ce doit être

magnifique... elle m'a certifié que ça la raccommoderait avec madame Rainville.

MADemoiselle BERNARD.

Diable !... il faut empêcher cela.

OCTAVIE.

De quelle façon ?...

MADemoiselle BERNARD.

En frappant à l'instant les trois coups... le cadeau sortira , et nous verrons bien...

OCTAVIE.

A quoi cela nous servirait-il ?... Une idée... tu es sûre que grâce au projet dans lequel André m'a servie... Ninette ne peut manquer d'être au moins envoyée tout à l'heure en pénitence ?

MADemoiselle BERNARD.

Mieux que cela ; madame Rainville ne pardonnera jamais à celle qui aura dévasté ses arbres chéris.

OCTAVIE.

Le cadeau a juré de ne désigner personne... J'en sais assez pour prendre la place de Ninette... je frapperai les trois coups... et madame Rainville que tu auras prévenue...

MADemoiselle BERNARD.

Croira que le présent lui vient de vous...

ah ! mademoiselle , que vous avez d'esprit !

OCTAVIE.

Oui , oui , je crois que je puis m'en flatter.

Air du Vaudeville de la petite Lampe merveilleuse.

J'ai de l'esprit , (bis.)

On me le dit ;

Avec fruit

Moi j'en fais mon profit ,

Grâces à l'esprit à la ronde ,

Ma chère , au gré de son désir

On doit sans cesse réussir.

Que l'on m'approuve ou qu'on me fronde ,

Lorsque je serai dans le monde ,

Car à la fin je grandirai..

J'en aurai , (ter)

Et je m'en servirai.

} bis.

MADemoiselle BERNARD.

Voici madame Rainville.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADAME RAINVILLE.

MADAME RAINVILLE.

Ah ! vous voilà , mes bonnes amies.

OCTAVIE.

Toujours triste !

Il n'est plus guère de vrais plaisirs pour moi.

MADemoiselle BERNARD.

Pourquoi cela, madame ? ne trouvez-vous donc aucune jouissance dans l'attachement de vos élèves, et surtout dans celui de votre Octavie ? Je crois avoir deviné tout ce que ces pauvres enfans projettent aujourd'hui pour vous être agréables... Il en est une surtout (*regardant Octavie*) dont l'esprit ingénieux vous prépare une bien vive satisfaction.

OCTAVIE à part.

A merveille!

MADAME RAINVILLE.

Contez-moi vite.

MADemoiselle BERNARD.

Ce serait priver cette chère enfant de son plus doux plaisir ;... et puis peut-être veut-elle garder l'incognito. Remarquez celle qui frappera trois coups dans sa main.... Je vous avertirai.

MADAME RAINVILLE à part, regardant Octavie.

Serait-ce ?... Ah ! oui.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

OCTAVIE.

Voici mes compagnes.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, NINETTE, TOUTES LES PENSIONNAIRES, MM. JOLYET, MAZICOT; ANDRÉ, arrivant le dernier : il est pâle et se frotte l'estomac en poussant de gros soupirs.

CHOEUR de jeunes filles qui environnent madame Rainville, en lui offrant des bouquets.

AIR : *Filles de nos montagnes.* (de l'illusion.)

A celle que sans cesse
 Nous aimons avec ivresse (bis.)
 Nous offrons
 Notre hommage,
 Et venons
 Par ce gage
 Lui prouver notre amour...
 Payez-nous de retour.
 A celle que sans cesse, etc.

M. JOLYET.

Permettez, belle dame, que je vous exprime aussi... parce que pour ce qui est de ce que quant à l'égard de ce...

MAZICOT présentant son bouquet.

Il est sûr et certain, madame, que mon-

sieur Jolyet et monsieur Mazicot, et que monsieur Mazicot et monsieur Jolyet...

MADAME RAINVILLE.

Merci, merci, mes bons amis... Eh bien ! André, qu'as-tu donc ?

ANDRÉ faisant bonne contenance.

J' n'ai rien, not' bourgeoise... (*A part.*) Oh ! les pêches !

MADAME RAINVILLE.

Tu es honteux... approche, mou garçon.

ANDRÉ présentant son bouquet gauchement et en tortillant les jambes.

Not' bourgeoise... c'est pour votre fête. *A part.*) Aie, aie, la pâtisserie !

MADAME RAINVILLE.

Mais je ne vois pas Restitue. (*On entend crier dans la coulisse : Madame Rainville ! madame Rainville !*) Je l'entends, je crois. Eh, bon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, RESTITUE.

RESTITUE accourant tout éplorée.

Madame Rainville... Ah, mon Dieu !... qu'est-ce que vous allez dire ?

MADAME RAINVILLE.

Qu'est-il donc arrivé ?

RESTITUE.

J' n'oserons jamais vous apprendre. .

MADEMOISELLE BERNARD.

Mais parle donc. .

RESTITUE.

Eh bien ! not' bonne maîtresse, vous savez bien vos deux pêcheurs auxquels que vous tenez tant, et qui c't' année aviont de si beaux fruits ?

MADEMOISELLE BERNARD.

Après, après...

RESTITUE.

J'étions allée dans le verger afin d'en cueillir pour votre ambiju de ce soir... Eh ben ! j' n'ai pus trouvé que les vertes ; toutes les autres avaient été enlevées.

MADAME RAINVILLE.

O ciel!... qui a eu l'audace... le jour de ma fête... de commettre un pareil délit ? Mesdemoiselles, je veux absolument savoir le nom de celle qui n'a pas craint de m'offenser à ce point... Plus de fête si vous gardez encore le silence.

RESTITUE.

- Pus d' fête !... Ces chères enfans !... Quoi ! madame, il n'y a pas moyen de pardonner ?

MADAME RAINVILLE.

Pardonner ! (*Aux élèves.*) Obéissez, ou à l'instant même consignées dans les classes.

RESTITUE.

Ça n' s'ra pas, madame, ça n' s'ra pas. Si vos élèves, par générosité, n' veulent pas exposer la coupable à votre colère; moi, j' ne dois pas les imiter... Il n' s'ra pas dit que pour un p'tit mauvais sujet toute la pension aura été mise en pénitence le jour de votre fête; j'ai en main d' quoi vous faire connaître la criminelle... V'là-z-un mouchoir que j' avons trouvé dans une des branches de l'arbre et une paire de ciseaux qui a servi à commettre le forfait.

MADAME RAINVILLE.

Donnez, donnez.

MADemoiselle BERNARD bas à Octavie.

Comme vous êtes pâle !

OCTAVIE.

Silence !

MADAME RAINVILLE.

N. B !... la marque de Ninette.

NINETTE.

O ciel !

RESTITUÉE.

Ma pauvre Ninette !

MADAME RAINVILLE à mademoiselle Bernard.

Ces ciseaux... sont-ce les siens ?

MADEMOISELLE BERNARD.

Je crois que oui... Il y a un moyen de s'en assurer ; les siens doivent être dans son pupitre. (*Elle court au pupitre et l'ouvre.*) Que vois-je ! regardez donc , madame.

(*Elle soulève le sac de papier.*)

MADAME RAINVILLE regardant.

Plus de doute... Malheureuse ! c'en est trop enfin.

NINETTE.

Madame, ce n'est pas moi ; je vous le jure.

RESTITUÉE s'essuyant les yeux.

J'ai fait là de la belle ouvrage !

ANDRÉ bas à Octavie.

J' vas me trouver mal... j'ai une indigestion.

Tais-toi donc.

TOUTES.

Madame! madame!

MADAME RAINVILLE, qui s'était assise, se levant tout à coup.

Silence, mesdemoiselles. (*Avec un sang-froid affecté à Ninette.*) Tant que vous n'étiez que légère, étourdie, désobéissante et sans application, j'ai bien voulu patienter; mais dès l'instant qu'à tous ces défauts vous joignez le vice honteux du vol je ne peux plus vous garder dans mon pensionnat, où votre pernicieux exemple a déjà gâté le bon naturel de plusieurs de mes élèves.. (*A mademoiselle Bernard.*) Elle ne fait plus partie de ma maison; ôtez-lui sa ceinture et renfermez-la... jusqu'à ce que son père vienne la reprendre.

NINETTE se jetant à genoux.

Madame, madame, je suis innocente.

HÉLÈNE.

Oui, madame, Ninette n'est point coupable; j'en répondrais sur ma vie... elle est la victime de quelque odieuse perfidie; et si vous la punissez punissez-moi donc

aussi ; car je ne veux point séparer ma destinée de la sienne.

MADAME RAINVILLE.

Insensée !... Emmenez-les toutes deux.

CHOEUR.

Air de Pique-Assiette.

Écoutez, (bis.)

Quittez cette menace ;

Grâce, faites-lui grâce !

MADAME RAINVILLE.

En vain vous m'arrêtez, (bis.)

Non, ce n'est plus ici sa place.

TOUTES.

Épargnez-lui cette leçon.

MADAME RAINVILLE.

Non, non, non, non, non, point de grâce ;

Non, non, non, non,

Point de pardon.

TOUS.

Pardon, pardon !

(On emmène Ninette et Hélène, qui se tiennent entrelacées.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté NINETTE ET HÉLÈNE.

M. JOLYET à part.

Si j'avais su assister à une fête pareille !...

M. MAZICOT.

Il est sûr et certain...

ANDRÉ, qui s'est assis.

Oh ! oh !... j'vas mourir , c'est sûr.

MADAMOISELLE BERNARD bas à Octavie.

A votre poste

MADAME RAINVILLE à ses élèves consternées.

Mes chères amies , eh , quoi ! trouvez-vous donc ma sévérité injuste ? depuis assez long-temps je supportais sa conduite ; c'est ma faiblesse qui l'a enhardi... son crime n'est-il pas positif ? et voudrez-vous... pour un mauvais sujet... en me fermant votre cœur, me priver des plaisirs que j'attendais de vous aujourd'hui.

TOUTES entourant madame Rainville.

Ma bonne maîtresse !

MADAME RAINVILLE.

Essuyez donc vos larmes , et que la joie règne à ma fête... Vous ne m'avez pas toutes présenté vos bouquets. (*Regardant autour d'elle.*) Il en est un surtout que j'attendais plus tôt.

MADAMOISELLE BERNARD bas à madame Rainville.

Voilà le moment... observez.

(Octavie s'est placée près de la porte du cabinet, et frappe trois coups dans sa main; la porte s'ouvre, et Pierre paraît.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, PIERRE.

MADAME RAINVILLE, MADEMOISELLE BERNARD,
OCTAVIE, JOLYET, MAZICOT, ensemble.

Que vois-je !

LES ÉLÈVES.

Notre vieux soldat !

CHOEUR.

AIR: *Quoi ! c'est monsieur le Maire.*

Ciel ! que veut dire cela ? (bis.)

Quel est l'homme que voilà ?

Que fait-il là ? (ter.)

MADAME RAINVILLE.

Est-ce un songe ?... cet uniforme !...

PIERRE regardant madame Rainville.

Ces traits... cette voix !...

MADAME RAINVILLE tressaillant.

Ne me trompé-je pas ?

PIERRE, qui n'ose avancer.

C'est elle !

MADAME RAINVILLE.

C'est lui... Pierre, Pierre, est-ce toi... est-ce bien toi ?

PIERRE se précipitant dans ses bras.

Eh, oui ! c'est moi , qui ne t'ai jamais oubliée, ma bonne sœur.

TOUTES.

Son frère !

OCTAVIE.

Ninette avait raison.

MADAME RAINVILLE.

Mais comment se fait-il ? tu n'es donc pas mort ?

PIERRE.

Dame !... qu'en penses-tu ?

MADAME RAINVILLE.

Mon bon frère ! à qui dois-je le bonheur de te revoir ?

PIERRE.

Je n'en sais rien... une fée invisible a tout fait. Depuis quinze ans , te croyant toujours irritée contre moi , et n'osant pas t'écrire ; je languissais dans le fond de la Crimée ; tout à coup de l'argent m'arrive , un ordre du czar m'arrache au plus exigeant de tous les Russes ; je pars , j'arrive , et enfin je me trouve dans les bras de ma sœur , toujours conduit sans doute par la même main bien-faisante qui m'avait tiré de mon exil.

MADAME RAINVILLE.

Et tu n'as aucune idée de la personne ?

PIERRE.

Si si, ... il y a morbleu de par le monde une jolie petite fillè... qui pourrait nous mettre sur la voie.

MADAME RAINVILLE.

Oui , oui , une de mes élèves !... les voilà toutes ; ne pourrais-tu pas me la montrer ?... tu dois vivement désirer de l'embrasser.

PIERRE.

Si je le désire ! (*S'arrêtant tout à coup.*)
Mais je ne puis la désigner... j'ai juré de me taire.

MADAME RAINVILLE.

Eh bien, moi qui n'ai rien juré, je ne respecterai pas plus long-temps l'incognito dont elle veut s'envelopper. (*Courant prendre Octavie et la présentant à son frère.*) La voilà !

PIERRE reculant.

Ce n'est pas elle.

TOUTES.

Comment ?

PIERRE.

Au diable le serment !... Je n'accuse pas mademoiselle de vouloir usurper une place

qui ne lui appartient pas , puisqu'elle ne dit rien... mais chacune son bien... et je le répète , ce n'est pas cette jeune fille ; celle-ci est brune, et la mienne est blonde.

OCTAVIE pétrifiée.

Ciel !

MADAME RAINVILLE.

Ce mystère !... (*A mademoiselle Bernard.*) Que m'aviez-vous donc dit ?

MADAMOISELLE BERNARD d'une voix altérée.

Je n'ai nommé personne.

MADAME RAINVILLE.

Je veux absolument savoir... Miss Sara , Claire , Lili , avancez. (*Toutes les jeunes filles blondes s'approchent.*) Regarde , mon frère.

PIERRE.

Non , non , elle n'y est pas.

MADAME RAINVILLE à part.

Il n'en reste plus qu'une !

PIERRE.

Eh ! mais , nous sommes bien bons de nous donner tant de mal... j'ai un moyen infailible : cette petite croix qu'elle m'a donnée..

MADAME RAINVILLE.

C'est celle de Ninette.

TOUTES à voix basse.

C'est Ninette !

OCTAVIE à part.

C'en est fait.

ANDRÉ assis.

La pauvre fille!... ça m'étouffe.

RESTITUE.

Eh ! bien , en v'là bien d'une autre , à présent ! André qui se trouye mal.

MADAME RAINVILLE.

Vite, vite, du secours... du vinaigre.

RESTITUE.

Y en a dans l'office.

(Elle y entre.)

MADEMOISELLE BERNARD bas à Octavie pendant qu'on s'empresse autour d'André.

Malgré nous elle triomphe. *

RESTITUE sortant de l'office.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, madame, nous sommes dans un jour de pillage... j'avions acheté un beau gâteau d' Savoie pour votre fête... eh bien , il n'est pas là... on l'a pris.

MADAME RAINVILLE.

Ton gâteau !... ça ne se passera pas ainsi.

ANDRÉ d'une voix dolente en se frottant le ventre.

J'en ai ben peur , madame Rainville.

RESTITUE qui lui ouvre sa veste pour lui donner de l'air tirant de sa poche les deux LL.

Quéque j' vois donc là?... votre initiale en pâte... les LL de mon gâteau... ah! malheureux!... c'est lui qui l'a mangé, et il étouffe.

MADAME RAINVILLE.

Il étouffe!... c'est du thé qu'il lui faut.

ANDRÉ.

Du thé, du thé!... c'est-i bon aussi pour les pêches?

TOUS.

Que dit-il?

OCTAVIE, qui a couru à lui, bas.

André, André!

MADAME RAINVILLE l'attirant sur le devant du théâtre.

Les pêches, as-tu dit... parlé, parle, serait-ce toi?...

ANDRÉ.

Eh bien, oui, mame Rainville... j'en ai mangé vingt-deux; on m'avait ordonné de les faire disparaître.

OCTAVIE se laissant tomber sur un siège.

Je suis perdue!

MADAME RAINVILLE.

Qui cela?... qui cela?

ANDRÉ regardant mademoiselle Bernard, qui lui fait signe.

Ah, mon Dieu !

MADAME RAINVILLE.

Si tu n'avoues pas tout, je te laisse mourir.

ANDRÉ.

Mourir... mourir !... c'est mamzelle Octavie.

MADAME RAINVILLE.

Octavie !... Pauvre Ninette !... ah ! courez à l'instant.

(Les pensionnaires sortent précipitamment.)

PIERRE.

Eh bien ! la camarade est gentille !

ANDRÉ.

All' disait que c'était pour vous servir... oh ! oh ! rendez donc service aux gens !

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

TOUS rapportant Ninette en triomphe sur les bras.

La voilà, la voilà !

MADAME RAINVILLE la serrant sur son cœur.

Viens, ma Ninette, viens pardonner à ta mère.

PIERRE la pressant dans ses bras.

Oui, la voilà... c'est ma petite blonde, mon ange tutélaire... on avait mis ma fée en pénitence !

MADAME RAINVILLE à Octavie.

Quant à vous, mademoiselle, sortez.

NINETTE la retenant.

Ma chère bonne amie... grâce pour Octavie; elle n'a commis une faute que pour vous avoir trop aimée... les premiers torts sont de mon côté, je la faisais toujours entager... Je lui faisais des méchancetés... car je suis si turbulente.

AIR: *Pour plaire à l'ami de mon ami.*

Oui, sans doute elle fut coupable,
 Mais de votre enfant en ce jour
 Votre cœur serait-il capable
 D'oublier le constant amour?
 Ah! rendez-vous à ma prière;
 Sans doute, sans nous étonner,
 Vous avez droit d'être sévère;
 Pourtant (bis) c'est si doux de pardonner!

OCTAVIE fondant en larmes.

Que de bonté! ah! Ninette, Ninette, pourras-tu jamais me pardonner autant que je me repens?

NINETTE.

Embrassons-nous.

(Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)

MADAME RAINVILLE.

Octavie... je ne me montrerai pas plus sévère que celle à qui tu voulais faire tant de mal, sans doute sans en sentir la conséquence... (*A ses élèves.*) Que cette aventure vous serve de leçon... moi-même j'en reçois une ici que je n'oublierai pas... Il n'est, dit-on, pire eau que l'eau qui dort; on doit toujours s'en méfier... n'est-ce pas, mon frère?

PIERRE.

Oui, ma sœur... et c'est pour ça que je n'en bois jamais.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Qu'ici pleine d'ivresse
Chacune avec gaieté
Fête de sa maîtresse
La grâce et la bonté. (*ter.*)

FIN.

Bayerische
Staatsbibliothek
München